

à perpétuité; c'est de là qu'il faut partir pour suivre les progrès du luxe funéraire. J'y trouve un sol plus humide, un branchage plus épais, des allées plus embarrassées, des pierres dégradées, des urnes par terre, des croix brisées, la mousse et le sable sur les inscriptions; çà et là, cependant, quelques marques de culture et de souvenir religieux. On sent que toute cette enceinte est livrée à l'abandon; les corps ne devaient y trouver qu'une hospitalité de six ans; mais les agrandissements successifs du Père-Lachaise n'avaient point fait sentir jusqu'à ce jour le besoin de *relever*, c'est le mot du cimetière. L'heure de la nécessité est arrivée; quoique les maisons fussent le voisinage de l'enclos des morts, les propriétaires des terrains contigus savent tirer parti de la *convenance* lorsqu'elle se présente; et, en ce moment, le trésor de la ville, épuisé, ne peut satisfaire aux exigences d'un jardinier possesseur de trois quartiers de terre¹.

1. Ce jardinier demande, dit-on, 60,000 francs; il est vrai que la ville tire un parti fort productif du terrain. Le prix, pour les concessions perpétuelles, est de 125 francs le mètre; la sépulture ne peut pas comprendre moins de deux mètres superficiels, c'est-à-dire deux mètres de long sur un de large, pour une personne au-dessus de sept ans, ni moins d'un mètre superficiel pour les

Je parcourais donc cette région, la plus basse du Père-Lachaise, avec l'intérêt qui s'attache aux biens qui sont près de disparaître; l'impression des mots attendrissants qu'elle renferme, se confondit avec celle que j'avais éprouvée en d'autres endroits, et j'oubliai les places des inscriptions les plus touchantes. Pour moi, il n'y avait plus qu'une seule mère exhalant ses plaintes, puisqu'une même âme semble animer toutes les mères; plus qu'un seul enfant livré au trépas, puisque tous les enfants ont le même charme pour le cœur maternel, et que leur trépas y cause le même déchirement.

A travers les rosiers, les thuyas, les autres arbustes et les fleurs, ornements touffus d'un petit tertre, vous trouverez cet enfant, sous le nom de *Louise Angéline*, et vous surprendrez un secret attendrissant; ah! laissez retomber les branches après vous, une simple planche de sapin vous le dit :

De ces tristes rameaux l'ombrage solitaire
Cache aux yeux des mortels le trésor d'une mère.

Pauvre enfant! Si tu as vécu assez pour bé-

personnes au-dessous de cet âge. Quant aux concessions temporaires, le prix est de 50 francs pour chaque: elles peuvent être successivement renouvelées tous les six ans.

gayer ces premiers mots qui deviennent des souvenirs ineffaçables, tu fus la fille de madame de *Montic* :

Attends!

Te penchant vers ta mère, avec un doux sourire,
Tu répétais ce mot qui charmait son amour;
C'était le seul, hélas! que tu pusses lui dire;
Ta mère te sourit et redit à son tour :

Attends!

Déjà!... *Cécilia Philibert*, après un jour de quatorze mois, une nuit sans fin!

Du paisible sommeil de la douce innocence,
Dans ce triste berceau, tu dors, ô mon enfant!
Écoute; c'est ta mère. O ma seule espérance!
Réveille-toi; jamais tu ne dors si long-temps.

(Décédé le 3 décembre 1823.)

Et toi, *Alexandrine Juillet*, à quatre ans, que ton premier mensonge est cruel! que le dernier mot de ta mère est déchirant :

« Près de mourir, elle nous disait : Ne pleure pas,
« papa; ne pleure pas, maman; je me sens mieux...
« Et elle mourut...! »

(Décédée le 13 mars 1829.)

Attends, *Pauline Bertereau*, attends, pour mourir, que tu aies joué avec les premières fleurs du mois de mai :

Ange chéri, dont la vie éphémère

A passé comme un vent léger,
Prends pitié des pleurs de ta mère;
Et, si Dieu voulut l'affliger,
Demande-lui de protéger
Ceux que tu laisses sur la terre.

(Décédée à l'âge de 6 ans, le 15 mai 1824.)

Les printemps se multiplient pour *Joseph-Alphonse de Guille*, mais il ne comptera pas le treizième :

Va compléter la céleste phalange,
Alphonse, Dieu t'appelle; il lui manquait un ange.

(Décédé le 3 décembre 1826.)

Nom chéri, joli nom de *Georgina Mars*, que ne protégeas-tu contre la faux les dix-neuf ans de celle qui te portait. Qu'il attende... qu'il attende bien long-temps le marbre tumulaire qui est près de celui où *Georgina* repose :

Vertus, grâces, talents, tout dort sous cette pierre.

O vous qui visitez cet asile de pleurs,
Sur son tombeau jetez des fleurs;
Gardez vos larmes pour sa mère.

(Décédée le 29 juin 1828.)

Et cependant cette mère a dit, comme celle qui ne s'est point nommée :

Dors, ma chère Camille,
Puisque du sort c'est l'immuable loi;
A ton réveil, ma fille,
Je serai près de toi.

Sur deux obélisques de marbre blanc veiné,
délicatement sculptés, deux mots seulement :

« *Adieu Hélène! adieu Clémence!* »

Cherchons... il est une bien douce confiance...
là... quelque part... dans un creux formé par les
inégalités de terrain, un piédestal en marbre noir
surmonté d'une petite urne de marbre blanc;
ce n'est pas sans quelque peine qu'on la trouve,
tant elle se dérobe parmi le feuillage épais des
acacias et des sureaux, tant l'amour fut mys-
térieux en y gravant ce message : *Le premier au
rendez-vous.*

Une épouse est morte à trente-quatre ans :

Sur terre elle était exilée,
Dieu l'appela ;
Son ame au ciel s'est envolée,
Son corps est là.

(M^{me} BOURGAIN, décédée le 12 octobre 1827.)

Une fille a écrit ces mots touchants :

« Ici repose ma meilleure amie, c'était ma mère,
« Louise DUGAZON 1821. »

Et un fils :

« Passant, donne une larme à ma mère, en pensant
« à la tienne. »

Enfants et maris ont peut-être uni leurs senti-

ments dans ces deux vers gravés sur la tombe
de madame de Montmenard :

Dors en paix dans le ciel, objet de notre amour,
Attends-nous aujourd'hui, demain.... ce n'est qu'un jour.

L'amitié vient à son tour écrire sur la pierre
d'Augustin Despréaux, mort à l'âge de soixante-
quatre ans, cette courte et complète oraison fu-
nèbre :

Repose en paix dans ta sombre demeure,
Ton cœur jamais ne se reprocha rien ;
Repose en paix : sur toi l'amitié pleure ;
Repose en paix : tu n'as fait que le bien.

(Décédé le 19 juin 1824.)

Et sur la tombe de *madame de Lamarck*,
sœur naturelle du roi de Prusse actuel :

« *Qui l'a connue la pleure.* »

Et sur la modeste croix de bois des fosses
communes, cette histoire si simple de la vie d'une
femme, de *madame Vériot* :

« *Elle vécut bien, elle aima bien, elle mourut
« bien.* »

Et enfin, tout en haut ou tout en bas de l'é-
chelle de la vie, une femme de quatre-vingt-un
ans sourit en prononçant ce qu'il y a de plus
cruel et de plus vrai dans la mort, qui est elle-
même la plus cruelle des réalités :

« Un jour on dira de moi ce qu'on a dit des autres :
« Marie-Anne Pallet est morte, et l'on n'en parlera plus... »

(Décédée en 1823.)

Parmi tous ces accents de l'âme, on n'en trouve point qui s'élancent du cœur des épouses, tant elles semblent craindre, alors qu'elles sont dégagées du premier serment de l'autel, d'en graver un second sur la tombe. Ah! n'oublions pas, du moins, cette femme éplorée qui tend les bras à son enfant, et s'écrie : « Mon amour pour mon fils a pu seul me retenir à la vie. » Allons la contempler sur le tombeau de *Labédoyère*. Nous saluerons, en passant, un proscrit de la même époque, *Régnauld Saint-Jean-d'Angély*, qui ne put vivre loin de sa patrie, obtint de la revoir, arriva, le 10 mars 1819, à Paris, à six heures du soir, et mourut six heures après : M. Lucien Arnault a renfermé, dans quatre vers, ce triste événement, et on les voit écrits sur le monument funèbre :

Français, de son dernier soupir
Il a salué la patrie :
Le même jour a vu finir
Ses maux, son exil, et sa vie.

Mais encore un adieu aux concessions temporaires, à cette pierre si simple, si peu au-dessus

de terre, sans grille, sans culture à l'entour, qui attend chaque jour, pour disparaître, l'approche du terrassier; dessus il est écrit :

PAUVRE MARIE,
A 29 ANS!

Fut-elle jolie? peut-être... fut-elle bonne? sans doute... Et qui était-elle? Non pas sœur, non pas épouse, non pas mère, ... plutôt orpheline. Qui la conduisit en ce lieu? Un protecteur, un ami, un homme sensible? Ah! toute son histoire est dans l'imagination, dans le cœur, dans l'âme des passants; combien se sont arrêtés ici, ont rêvé, puis répété : « *Pauvre Marie, à 29 ans!* »

Une fois que l'esprit est entré ainsi en intimité avec la mort, il devient difficile de s'arracher du milieu des tombes; on en évite cent, et cent autres vous retiennent; involontairement, vous vous penchez vers une urne, un cippe, une croix, une fleur! Tous les morts, sur votre route, sont des passants auxquels vous avez une question à faire, ne fût-ce que celle de leur nom. Voilà comment, de station en station, je fus ramené auprès d'un monument modeste devant lequel c'était un devoir pour moi de m'arrêter; j'y lus avec émotion les lignes suivantes :

« *A Lallemand, mort le 13 juin 1820, l'École de droit,
l'École de médecine, le Commerce, et l'École des
beaux-arts.* »

C'est en effet le 12 juin 1820, que je relevai ce malheureux jeune homme, atteint par derrière de la balle d'un garde royal, et que nous le reconduisîmes, dix ou douze, à sa mère qui ne l'attendait pas sitôt... Cette époque et ce nom me rappellent des jours de captivité; ma plume était cependant restée bien au-dessous de mon indignation: je lui avais dit, du moins:

Toi, dont la cendre ici repose,
Dors en paix, Lallemand, dors dans le doux espoir
Qu'un jour, ceints de lauriers, les soutiens de ta cause
Sur ta tombe viendront s'asseoir!

Et ils y sont venus... trois journées de juillet ont justifié ce vers que j'adressais à la Liberté:

Des chaînes aujourd'hui!... des couronnes demain!...

... J'errais ainsi depuis quelques heures dans cet Élysée. Je pus remarquer plus d'une fois que si les visiteurs s'empressent au-devant des pompes funéraires, à défaut de ce spectacle, ils n'accourent pas moins au-devant du plus humble convoi. Ils regardent surtout avec une avides curiosité descendre la bière dans son étroit encaissement, et ne s'éloignent qu'après que le sol déjà nivelé, semble ne plus rien témoigner du dépôt qu'il recouvre... Tant nous sommes inquiets de savoir comment la terre s'empare de sa proie!.. Et moi, pensais-je, je disparaîtrai de

même aux yeux des vivants, et de même tout ce qui vit autour de moi: ce prêtre qui, sur le bord de cette fosse, adresse avec confiance des paroles d'intercession à un Dieu qui est l'hôte de sa pensée; ce fossoyeur impatient des longs adieux; ces deux *cicerone* dont le privilège est affiché sur les portes d'entrée pour empêcher les jardiniers d'usurper leurs bénéfiques; ces gardiens qui parcourent seuls, au milieu de la nuit, du silence et de l'obscurité, les détours de ce lugubre labyrinthe; ce concierge qui a renvoyé le chien du pauvre; sa fille grande comme le plus jeune de ces cyprès qui s'élève parmi les tombes, et joue encore entre les ifs après le coucher du soleil... En ce moment, je montai les marches de la chapelle bâtie récemment sur la plus haute éminence. Adossé contre la porte, je découvrais Paris tout à nu et le Panthéon en face de moi: « Et toi aussi, m'écriai-je, superbe cité, tu es au bas de cette colline pour la gravir peu à peu... Tout entière avec tes tours jumelles couronnées de tant de siècles, avec ton temple restauré, où la patrie reconnaissante appelle quatre morts qui vont bientôt s'y acheminer, tu agrandiras un jour cette enceinte, et la vie aura fui loin de tes barrières... » Mes idées s'exaltaient! de la force d'une imagination puissante, je soulevai, pour les mettre debout, et la grande ville

et la colline; je vis un être immense et monstrueux : des millions de pieds s'agitant sous une tête de mort.

Non, dans le monde entier peut-être, une autre chapelle mortuaire n'a point la situation sublime de celle de ce coteau : les portes s'ouvrent, et du pied de l'autel le prêtre s'avance; arrêté sur le seuil, son regard domine la reine des cités aussi loin qu'elle se déroule en tous sens. C'est une des plus grandes agglomérations sociales, c'est la capitale du monde civilisé au pied du Calvaire, au pied de la croix du supplice. Pour une âme soumise à la foi de sa religion, ce ministre du sacerdoce, précédé du signe rédempteur, ne figure-t-il point le christianisme, appelant depuis vingt siècles tous les hommes à la mort par l'espoir consolant d'une seconde vie sans fin?... Mais, dans nos âges modernes, les vérités nues et sévères parlent plus haut que les douces illusions des croyances sacrées.

Je quittai le cimetière du Père-Lachaise : une impression indéfinissable dominait ma pensée; elle s'égarait à l'infini dans ces grands mystères de la nature : le néant que dément notre intelligence, la création dont il est la base, et l'éternité écrite partout... Puis, en approchant du séjour des hommes, je redescendis aux petites passions humaines; je me représentai rapidement tout ce

qui se trouve confondu dans nos sociétés, les cris de la joie et du désespoir, les hurlements de la fureur, les sifflements de la calomnie et de la vengeance, les hymnes de l'ambition, les chants de triomphe du crime, les acclamations de la servitude et le rire si varié de la folie... Misérables humains, rappelez-vous donc quelquefois que vous n'êtes en route, sur cette terre, que pour arriver à un commun abîme.

Omnes eodem cogimur : omnium

Versatur urna : seriùs ociùs

Sors exitura.

(HORAT.)

EUGÈNE ROCH.

